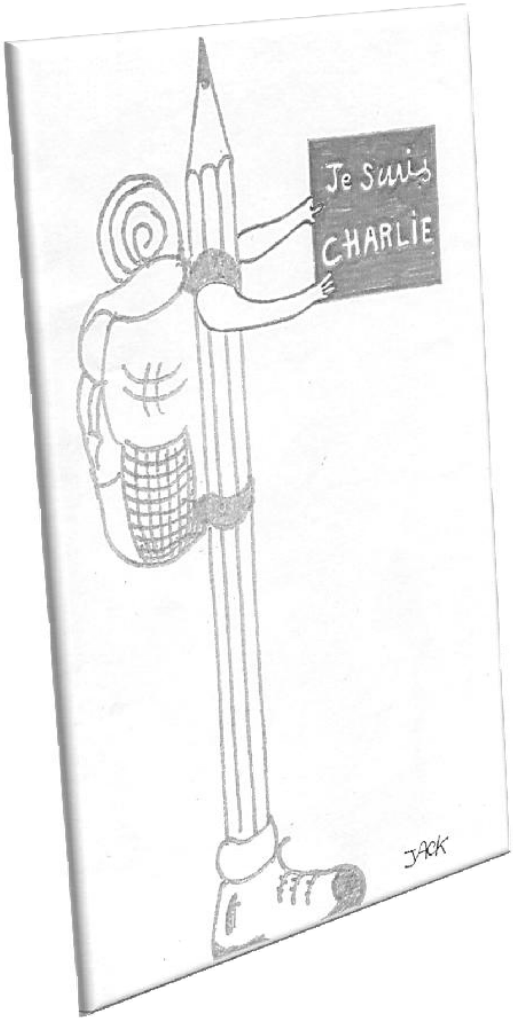


Recueil des textes de l'atelier d'écriture du 14 janvier 2015

LOGORALLY

Le logorally d'aujourd'hui débute sur un incipit tiré de « fables fraîches pour lire à jeun » de Pierre Bettencourt (Collection « Entre 4 yeux ») :

J'ai des cachets pour rêver. Ce soir, j'en prends un. Dessus est écrit en tout petits caractères : «départ pour Santiago»….

Le récit doit comprendre les mots suivants : insomnie, rupture avec le quotidien, découverte, étonnement, planer, bruit, oublier, chrysalide, ampoule, courbature, température, au revoir, Patagonie.

J'ai des cachets pour rêver. Ce soir, j'en prends un. Dessus est écrit en tout petits caractères : «départ pour Santiago »….

Très vite mes paupières deviennent lourdes.
Pourtant j'hésite encore. Je ne suis pas prêt : sera-ce Santiago de Compostela ? Ou Santiago de Cuba ? Ou encore Santiago de Chile ?
Moi qui, d'habitude, lutte contre **l'insomnie**, je sens bien que je n'aurai pas le temps, ce soir, de choisir ma destination de la nuit.
Laquelle serait la plus capable de provoquer la plus **forte rupture avec le quotidien,** de faire surgir les plus étranges **découvertes**, de faire naître les plus fulgurants **étonnements**?
Me faire **planer** le plus haut, loin de la petite ritournelle des **bruits** de tous les jours ?
M'aider à **oublier** les tracas de la vie ? A fendre ma **chrysalide** d'urbain pressé ?
Trop tard. Mes paupières sont devenues de plomb.
Ça sera donc la surprise de la **découverte**, délicieuse d'un côté, tout de même un peu frustrante de l'autre.
J'aurais bien aimé avoir le temps de peser dans ma balance de rêveur voyageur, d'une main, les **ampoules**, les **courbatures** et la **température** du Chemin ; de l'autre, les grands albatros qui glissent l'aile sous les alizés des Tropiques ou qui luttent contre les quarantièmes rugissant de la **Patagonie**…
Trop tard.
Au revoir.

Marc VEYRET

Oaxaca, ma désespérance

J'ai des cachets pour rêver. Ce soir j'en prends un sur lequel est écrit en tout petits caractères : « départ pour Santiago »…

On me dit que je vais rêver mais, en réalité, ne vais-je pas plutôt faire un cauchemar ? Dans le doute, je préfère m'abstenir et faire face à l'**insomnie** habituelle… J'aime rêver éveillée, c'est l'opportunité d'une **découverte**. L'inconvénient toutefois du rêve éveillé, c'est qu'il ne procure pas une aussi grande **rupture avec le quotidien** qu'un vrai rêve. Mes pensées forment des **bruits** qui, pleins de fureur et d'étonnement, grouillent dans ma tête et laissent mon cerveau tout **courbaturé**.

Je me souviens de ce jour à Oaxaca (Mexique), où, ne voulant pas mourir idiote, j'avais goûté à quelques champignons hallucinogènes offerts par un autochtone. Etendue sur un matelas défoncé, je fixais l'**ampoule** au plafond de ma chambre, attendant que celle-ci se mette à tourner, à se transformer en nénuphar, en liane, en **chrysalide**, en prince charmant, que sais-je encore, en tout cas en quelque chose qui me fasse **planer**.

Nenni ! Ayant **oublié** au fond de mon sac à dos la moitié de la quantité offerte par le généreux donateur, j'ai dû renoncer à mes rêves d'amour. La triste réalité, sous une **température** étouffante, a pris le pas sur mes rêves. L'ampoule était nue, jaunâtre, accrochée au plafond par un vilain cordon éraillé. J'ai ri de ma bêtise, tiré un trait sur les kaléidoscopes, les chrysalides et la musique psychédélique. **Au revoir** voyage extra-planétaire !

Prochain décollage : direction la **Patagonie**.

Véronique AUBERTIN

Santiago de Chile

J'ai des cachets pour rêver…

Santiago de Compostela

Atelier d'écriture du 14 janvier 2015

Santiago du Chili

J'ai des cachets pour rêver, ce soir j'en prends un sur lequel est écrit : « départ pour Santiago »… mais je ne le prends pas.
Je n'ai pas d'**insomnies** et les rêves me saisissent et m'entraînent chaque nuit…

J'ai 17 ans, je m'appelle Antoine Dominique Bordes et je suis né en 1817.
Santiago ne me dit rien encore, je ne sais pas très bien où se trouve le Chili.
Je ne connais que le Gers où je suis né et Bordeaux où je travaille avec mon frère.
Je suis commerçant en grains et je m'ennuie.
J'ai envie de **rompre avec ce quotidien**, de partir à la **découverte** d'autres mondes.
A mon grand **étonnement**, je reste éveillé mais les images m'assaillent.
Je vois **planer** des albatros sur mon chemin, des îles lointaines couvertes d'oiseaux,
J'entends le **bruit** des vagues qui se brisent contre l'étrave de mon bateau,
Et j'**oublie** Bordeaux.
Je vois un jeune homme taciturne sortir de sa **chrysalide** et prendre son essor.
Je ne travaille plus le grain, n'ai plus d'**ampoules**, ni de **courbatures**.
Je vois des trois mâts sillonner les mers et fendre les glaces d'un détroit où la **température** est si basse et où le vent hurle si fort que les marins deviennent fous.
Je vois un pays que je ne connais pas encore mais que dans quelques années j'appellerai la **Patagonie**,
Je vois une ville qui m'accueillera et fera de moi un homme riche et puissant, à la tête de plus de 30 voiliers cap-horniers.

Au revoir Port de la lune, je pars…,
Mais je reviendrai.

Martine

Je vivrai entre Valparaiso et Paris, verrai grandir mes 3 enfants, qui continueront l'armement et en agrandiront la flotte.
Je mourrai en 1881 et ne verrai pas mes navires couler pendant la grande guerre, ni disparaître la marine à voile, remplacée par la vapeur.

Santiago

J'ai des cachets pour rêver. Ce soir, j'en prends un ou est écrit en tout petits caractères : « départ pour Santiago »... .
Santiago, ça sonne chaud, ça assomme rien que d'y penser et je m'attends à de furieuses **insomnies** en pensant au voyage.
Mais vais-je me lancer ? **rompre mon quotidien** rassurant pour plonger dans les **bruits**, les odeurs et les images **étonnantes** de la rue. Déranger, bousculer, voire apeurer vais-je poursuivre ? Et mon corps va-t-il supporter **courbatures**, **ampoules** et autres douleurs plus vicieuses, qui deviennent si **planantes** quand elles vous font horriblement souffrir. Et aussi toutes ces plantes carnivores, ces fleurs urticantes, ces bêtes à peine visibles sortant de leurs **chrysalides** déjà prêtes à vous bouffer le nez, vais-je les dompter ? Franchir le pas, avancer juste un pied pour chambouler le train-train d'une vie à **température** constante, un rêve ? **Au revoir** l'avant, bonjour l'après... Dans quelle **Patagonie** vais-je atterrir ? Quel pataquès !

Véronique C.

J'ai des cachets pour rêver. Ce soir, j'en prends un sur lequel est écrit en tout petits caractères « Départ pour Santiago »... » Vite ! Je saute sur ma vieille méthode Assimil d'espagnol, retrouve mes santiags, rassemble jeans et tee-shirts, jette le tout dans ma valise. Pas question de dormir plus longtemps ! Vive l'**insomnie** ! En avant la **découverte** ! Je ne connais pas Santiago... J'y débarque tout d'un coup. Quelle **rupture d'avec le quotidien** ! Je suis assailli par le **bruit** de cette foule multicolore qui déambule joyeusement. Je vais d'**étonnement** en étonnement en marchant devant moi sans but et sans fatigue. Plus de **courbatures** ! Oubliées les **ampoules** ! Je **plane,** je vole ! Comme un papillon échappé de sa **chrysalide,** mon rêve se déploie... **Oublié** le quotidien ! Je ne suis sensible ni au chaud ni au froid. Je ne sais quelle **température** il fait sous ces climats. Mais déjà il faut se dire « **au revoir** ». Le voyage s'arrête. Où étais-je finalement : aux Amériques du côté de la **Patagonie** ou en Europe sur les chemins de Saint-Jacques ? Peu importe. Avant d'être tout à fait réveillé, je me tourne vers mes cachets et, à tâtons, j'en saisis une pleine poignée !

Michel

J'ai des cachets pour rêver ; ce soir j'en prends un sur lequel est écrit en tout petits caractères : « départ pour Santiago ». Tout est prêt, mon sac, mes chaussures. Cette préparation m'a provoqué une **insomnie**, qui a rendu la prise d'une pilule indispensable au déclic du rêve. J'avais hâte de partir pour une **découverte** du Chemin, de **rompre avec le quotidien**, de n'écouter que les **bruits** de la nature. Très vite, je m'aperçus que mon sac avait besoin d'être délesté ; les **courbatures** me le rappelaient, d'autant plus lorsque j'étais pliée en deux, pour soigner mes **ampoules**. L'immensité du plateau de l'Aubrac me fait **planer** ; j'en **oublie** tout ce qui hier m'envahissait. Je rêve éveillée. Le cachet a un effet permanent, au-delà de mes espérances. Mon corps et mon esprit sont en **température** harmonieuse. Je rêvais de Santiago, j'y suis. A l'instant de quitter la ville et de lui dire **au revoir**, je prends un autre cachet sur lequel est écrit en tout petits caractères : « départ pour la **Patagonie** ».

Claudine

Pour rêver…

Où sont mes pilules pour rêver? Ah, les voilà, regardons la notice d'abord. Zut, elle est écrite en tout petits caractères, vite mes lunettes. Mais, je rêve ! Que vois-je de noté ? *Si vous partez pour Santiago, il ne faut pas les oublier***.** Ce n'est pas possible, c'est justement là où je vais. Oh la la ! quelle belle **insomnie** se prépare pour moi qui n'en ai jamais.

Je vais de **découvertes** en découvertes. Cette **rupture avec le quotidien** me donne un **bruit** bizarre dans la tête. Voilà que je **plane** avec **étonnement oubliant** mes **courbatures**.

La nature très belle m'enchante. Les fleurs imitant les papillons montrent leur **chrysalide**, une merveille. J'oublie tout, l'appartement où je vis, le temps qui passe. Me voilà arrêtée, appuyée contre un arbre, ne ressentant même pas la **température** extérieure. Il fait très beau, le monde est à mes pieds. Une idée s'impose : "Santiago **au revoir**, **Patagonie** bonjour !».

Maguy

CONTES DES ORIGINES

Beaucoup de contes africains ou océaniens, aborigènes commencent par « il y a très longtemps », « au commencement… « à l'origine… » « c'est ainsi qu'ils étaient… » puis au détour du récit on trouve « et maintenant c'est différent », « alors »… « puis »…

LE BRUIT

En ce temps-là, il y a très très longtemps, le bruit n'existait pas.

Les rivières coulaient paisiblement, la mer s'agitait calmement, le vent ne sifflait pas, les oiseaux ne chantaient pas, les hommes se taisaient, et les éclairs zébraient sans bruit le ciel d'orage.
Le silence enveloppait le monde.

Dieu avait oublié les oreilles parce que lui-même n'en avait pas.
Mais il avait beaucoup d'imagination.

En se promenant dans le ciel, il aperçut un jour un nuage d'une jolie forme arrondie qui lui suggéra un dessin (il était très bon dessinateur) : un objet renflé, ourlé d'une petite couronne. Un autre nuage bien ventru lui permit de compléter avec un gros lobe charnu.

C'est bien joli tout ça pensa-t-il mais il me manque un peu de mécanique.
Apercevant, loin au-dessous de lui, un forgeron en train de ferrer un cheval, il ajouta un marteau, une enclume, et même l'étrier du cavalier.
Satisfait de son œuvre, il allait ranger son dessin lorsqu' il avisa l'église de Conques dont le tympan était déjà célèbre.

Eureka ! Se dit-il, ce tympan à mon image sera ma signature.
Il reprit son croquis et le compléta de ces nouveaux éléments.
Il contempla son œuvre :
Cela fera très bien sur une tête d'humain, surtout si j'en mets une de chaque côté.
Et facile d'adapter aux animaux. (Il était aussi un peu paresseux). Il ajouta quelques poils pour les mammifères, des plumes pour les oiseaux, des ouïes pour les poissons.
Le tour était joué.
Le bruit était né.

Martine

POURQUOI LES ARBRES NE PARLENT PAS ?

Au commencement, dès qu'un arbuste atteignait la hauteur d'un ourson assis, ou d'un bison couché, la plus grande branche sous lequel il poussait, lui apprenait à parler. Au début l'arbrisseau frileux répétait sans comprendre crac crac crac que lui murmurait dans les feuilles la branche maîtresse. Puis lentement le feuillage du petit arbre devenant de plus en plus sensible entendit les subtiles intonations de la langue des arbres. Craaac, carrra, cracacra, crrrra prenaient sens. La joie, la peine, le vent, le rire, la douleur, la pluie, l'amour, le jeu, inondèrent sa sève. Devenu adulte chaussé de racines épousant solidement la terre, il pénétra alors par la cime dans le monde des grands. Pendant des milliers de soleils levant, des milliers de pleines lunes, la forêt bruissa, dansa avec l'air, reverdit sous la pluie, jaunit sous la chaleur, se brisa de vieillesse et mourut au milieu des siens. Puis des êtres inconnus debout sur deux pattes arrivèrent et se mirent à parler eux aussi. Petit à petit, entre les arbres et les hommes, le dialogue s'établit. Chacun enrichit son vocabulaire, crucs, crics, crocs, cre, crou. Du matin au soir on discutait. Des milliers de soleils couchants, des milliers de lunes montantes écoutèrent les rumeurs de la vie. Puis un jour, le tonnerre d'un orage gigantesque mit le feu à la terre. Des milliers de soleils noirs et de lunes tristes attendirent que la nature renaisse. Un jour enfin réveillés, toutes sortes de plantes, de fleurs, d'animaux, d'insectes et d'arbrisseaux revinrent partager la vie des hommes rescapés. Mais plus d'arbres vénérables et savants pour se pencher sur les arbustes et leur apprendre à parler. La forêt est devenue muette.

Véronique C.

POURQUOI, UN BEAU MATIN, LES ENFANTS CESSENT-ILS DE CROIRE AU PERE NOEL ?

Au commencement il y a les grands yeux des tout-petits qui brillent devant les bougies du sapin.
Au fond des berceaux, les beaux rêves de traineaux et de rennes qui planent au-dessus des toits enneigés.
De gentils papas-Noël qui se glissent, tout sourire, dans la cheminée, jusqu'aux petits souliers.

Mais, peu à peu, à l'insu même des parents, le quotidien s'impose sans faire de bruit, avec son cortège de préoccupations ordinaires.
Dans les petites têtes d'anges, insensiblement s'insinue le stress des adultes, percolent les rumeurs de la « vraie » vie.
Aux petites oreilles parviennent, étouffés, les échos de la violence de la société.

Peu à peu les petits quinquets se troublent.
Peu à peu le rêve s'évanouit.

Hélas, c'est souvent pour la vie.

Marc VEYRET

POURQUOI LES LAPINS NE PARLENT-ILS PAS ?

Il fut un temps où les lapins parlaient. Ils parlaient même beaucoup, trop aux dires de leurs nobles cousins, les lièvres.
Ces derniers en avaient assez d'avoir les oreilles rebattues par les vantardises de ces minus qui, n'arrêtant pas de se reproduire, mettaient en péril leur suprématie. Non seulement, ils se reproduisaient plus vite, mais ils n'arrêtaient pas non plus de jacter sur leurs prouesses disant que dans cent ans, ils auraient conquis la terre, installé la suprématie de leur espèce, créé une race supérieure et autres inepties de ce genre.
Le roi des lièvres, irrité, inquiet, et blessé dans sa virilité, réunit son conseil. Il y invita tous les animaux de la terre et les mit en garde contre les intentions de ses prétentieux cousins. Si les lapins mettaient leurs projets à exécution, chacun y perdrait quelque chose et la terre entière aussi. Quid de l'évolution ? Quid de la diversité ? Quid de la lutte des classes ? Quid, au total, de la liberté ?
Chacun y alla de son couplet pour défendre son espèce. Les langues allaient bon train, les oreilles – même celles qui étaient réduites à deux trous dans la tête – fonctionnaient à plein régime, les têtes bouillonnaient d'idées et les cœurs vibraient à l'unisson. Le rassemblement fut un grand moment d'union, de communion même ; des commissions furent mises en place pour étudier l'impact des intentions des lapins, pour en pallier préventivement les effets et défendre au mieux les intérêts de tous et de chacun.
D'infinies palabres eurent lieu, sans grande avancée concrète, et, pendant ce temps, les lapins continuaient à pérorer et, surtout, à se reproduire…
– Il faut les castrer ! dit l'éléphante, jalouse de ne pouvoir enfanter que tous les trois ans.
– Non, nous n'avons pas le droit d'éliminer leur espèce, dit avec sagesse le lièvre, nous ne pouvons pas pratiquer « œil pour œil, dent pour dent ».
– Il faut les parquer dans un coin de la terre ! dit le putois qui, en raison de son odeur, savait ce que coûtait l'exclusion.
– Possible, dit le lièvre en se grattant l'oreille droite… Mais nous porterions atteinte à leur liberté.
– Alors, il faut les museler ! dit la pie, oubliant qu'en général, c'était elle qu'on traitait de bavarde.
– Excellente idée ! s'enthousiasma l'assemblée. Sans voix, ils ne pourront plus répandre leurs idées subversives et, sans témoins, pas d'effet d'entraînement des foules.
D'un seul chœur, ils crièrent haro sur les cordes vocales des lapins.

C'est ainsi qu'il y a longtemps, un lièvre visionnaire sauva la terre d'un désastre annoncé et que depuis, au lieu de parler, les lapins couinent…

Véronique AUBERTIN

PIERRES

A l'origine les pierres roulaient, elles n'amassaient pas mousse, mais elles étaient libres.

Pierres précieuses, elles étaient naturelles, leur éclat suffisait à les rendre heureuses.

Hier encore Pierre et Paul étaient amis. Aujourd'hui ils se jettent la pierre sans trop savoir pourquoi.

Claudine

PARADIS PERDU

Au commencement, les arbres ne changeaient pas de couleur, ne perdaient pas leurs feuilles. L'homme vivait dans un été continuel ; les arbres lui apportaient de l'ombre et lui donnaient du fruit. Pas de vents tourbillonnants d'automne ; pas d'arbres décharnés l'hiver brandissant leurs membres noircis dans le ciel gris. C'était le paradis ! Mais, après de longues années d'un été sans fin, les hommes s'ennuyèrent. Quelle monotonie que cette végétation sans changement sous un ciel immuable ! Et les arbres eurent faim et soif ; pas d'eau pour les abreuver suffisamment ; pas de feuilles pour nourrir la terre sur laquelle ils poussaient. Alors, doucement, les arbres se mirent à laisser tomber leurs feuilles, comme on pleure. Et les hommes furent contents. La nature certes était moins généreuse mais elle était moins ennuyeuse ! L'homme commença à préférer l'agréable à l'utile, le frivole au nécessaire. Le paradis était perdu, mais, de la diversité, naissait la liberté.

Michel

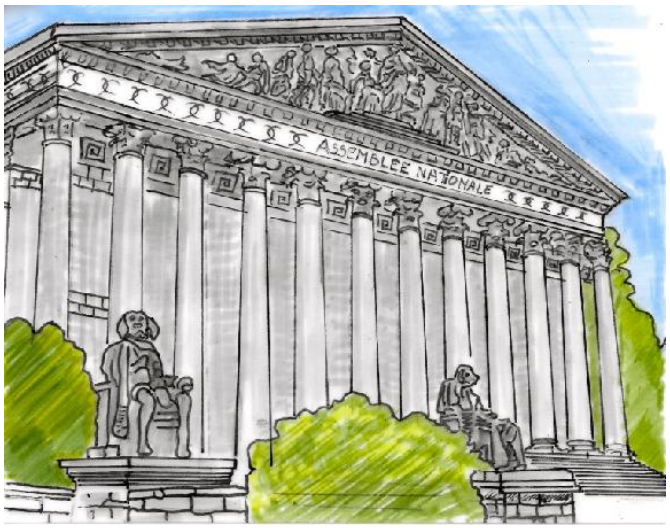
Au début.

Par Jacques Lemaire

Vous avez peut être toutes et tous remarqué que les chiens se sentent le derrière, on se demande pourquoi.

Eh bien, voici une explication qui en vaut bien d'autres.

Or donc en ce temps-là, la terre était gouvernée par les chiens.

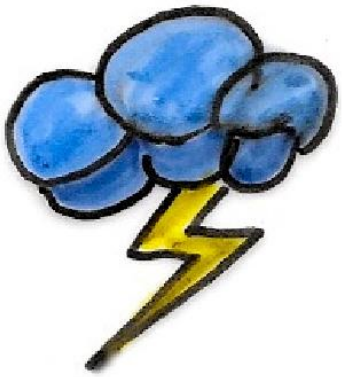


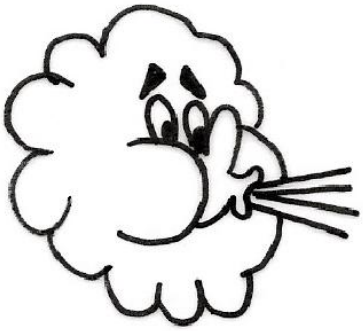
Et ils se réunissaient, comme les hommes aujourd'hui dans leur parlement.

Séance Parlementaire.

Mais un jour un des chiens parlementaires trouvant qu'il y avait trop de ses confrères qui avaient des flatulences, en l'occurrence pétaient, demanda qu'à l'avenir on laissât son trou de balle à l'extérieur.

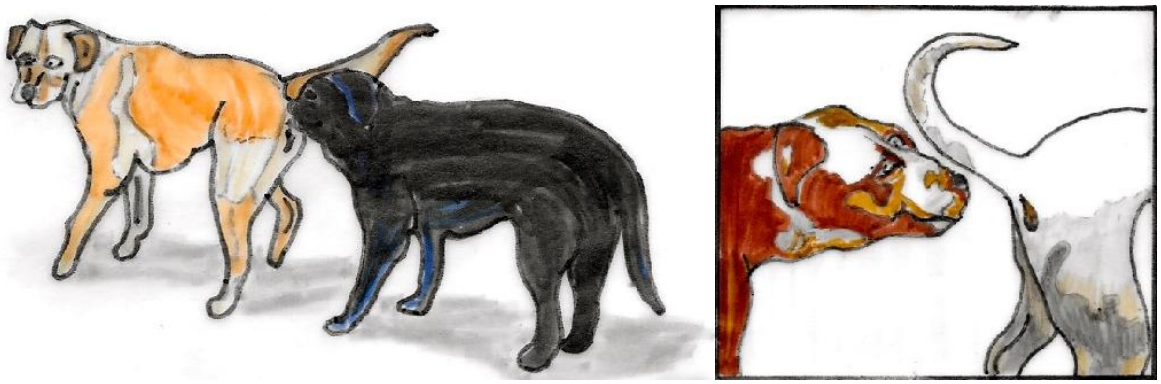
Ce qui fut fait à la séance suivante, mais ce jour-là il y eu une grande tempête qui éparpilla tous les trous.





A leur sortie les chiens ne retrouvant pas leur trou de balle respectif…

…en prirent chacun un au hasard et depuis ce jour, ils se reniflent le derrière pour retrouver leur propriété.



JACK2015

ACROSTICHES

Jouer avec un mot, tiré du vocabulaire du voyage

HOSPITALIER

Aussitôt le mot trouvé
Pire que l'éclair
Ta plume s'encre
Livre ses secrets
Yeh ! C'est terminé

Claudine

ENCORBELLEMENT

En en en
Cor cor cor
Encore belle !
La belle ment
À Belém
Sur son encorbellement*.

Véronique AUBERTIN

* Un balcon est une sorte d'encorbellement. Sur le chemin de Compostelle, il y a beaucoup d'encorbellements protégés par des moucharabiehs d'où les belles recluses d'antan regardaient passer les pèlerins…

PLANISPHERE

Plane y sphère, plane y sphère,
est-ce que j'ai une gueule de planisphère ?

HONOLULU, TRAÎNARD, COQUILLE, KILOMETRE

Ho no Lulu
avec ton train ard,
j'ferai des kilos de mètres
en coq pour te plaire.
Hi hi hi !

Véronique C.

SAC A DOS, SA CA DO

Sac à dos

Un vrai sac

De faire son sac,

Sac de nœud,

Sapristi,

Ça va pas,

Catastrophe,

Carrément trop lourd,

Casse-tête ce sac

Dos, dorénavant,

Domestiquer le dos,

Doser le contenu,

Dominer les choses,

Donner dans le « peu »,

Do ré mi…

Capucine